Ami du Clergé du 27 février 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la gloire de Dieu. — XI. La gloire du Saint-Esprit : le Souffle brûlant, 113.
Carême sur l'humanité du Christ. — VIII. La bonte de Jesus, 116. — IX. Jésus et la souffrance humaine, 119.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XX. 4e *Dim. de Carême* : La multiplication des pains et l'Eucharistie, 122.
Chemin de croix, 124.
Les personnages évangéliques. — LXIII. Hérodiaae, 126.

CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

XI

LA GLOIRE DU ST-ESPRIT : LE SOUFFLE BRÛLANT

Probate spiritus, si ex Deo sint.
Prouvez que l'Esprit qui vous mène vient de Dieu. (I Jo., IV, 1).

Mes frères,

Nous avons admiré précédemment ce que l'Esprit-Saint est en Dieu : le terme de sa vie et le principe de toutes ses œuvres. Disons aujourd'hui ce qu'il fait en nous. Déjà nous en avons touché un mot, en affirmant qu'il inspire notre vie par sa charité.

Mais il ne suffit pas de l'affirmer, s'écrie l'Apôtre, prouvez-le. A moi d'abord de le prouver par une doctrine incontestable. A vous ensuite de le prouver par des exemples manifestes.

Or si le St-Esprit se manifeste en nous, il le fera, soyez-en sûrs, comme en ce jour de Pentecôte, où il apparut manifestement.

Ils étaient quelques hommes réunis au Cénacle : apôtres, disciples et amis de Jésus. Au milieu d'eux Marie, sa mère. Depuis l'Ascension ils y vivaient dans la prière et dans l attente du Paraclet que Jésus leur avait promis.

Or tout à coup, sur le coup de neuf heures, au matin du dixième jour, on entendit un bruit comme une rafale de vent. C'était l'Esprit-Saint, le souffle de Dieu, qui envahissait le Cénacle et les âmes. Et c'était un souffle brûlant, qui se condensait pour finir au-dessus de chaque assistant sous la forme de langues de feu.

Voilà, m. f., ce qu'on *doit* voir en vous — je vais le prouver — et ce qu'on verra *en effet* — votre vie en sera la preuve, si vous laissez le St-Esprit faire en vous tout ce qu'il voudra.

I. — *Le souffle*

1. Car d'abord l'Esprit-Saint est un souffle puissant, qui nous soulève et nous emporte vers les hauteurs. N'a-t-il pas reçu, au dire de l'Apôtre, la mission de conduire au ciel tous les enfants de Dieu ? A condition, bien entendu, de suivre le souffle quand il passe.

Or il passe en deux coups de vent : l'un qui entraîne notre vertu, l'autre qui exalte ses dons. Essayons de prendre conscience de sa double action dans notre âme.

Quand il met en branle la vertu, son action, pour être insensible, n'en est pas moins réelle, profonde et continue du commencement jusqu'à la fin : il excite d'abord la vertu, puis la soutient en cours de route et l'élève enfin jusqu'à Dieu. Rien n'est plus admirable à voir. Regardez bien.

Qu'est-ce qui nous pousse à bien agir ? Un bon désir évidemment, né lui-même d'une bonne pensée Nous y sommes. D'où vient donc cette bonne pensée ?

S'il est vrai que l'âme tire de son propre fonds tous les éléments d'un acte vertueux : qu'elle en puise la pensée dans son intelligence, le désir dans son cœur, la décision dernière dans sa volonté libre, il est encore plus vrai qu'elle n'en tirerait aucun bien à moins que le St-Esprit en personne ne vienne le lui inspirer. Ce bien étant surnaturel ne se trouve pas dans la nature. S'il y est, c'est que Dieu l'a mis. Car nous ne parlons pas des vertus naturelles, qui nous font avancer sur terre en perfection purement humaine : un homme parfait n'est pas un saint, puisqu'un saint, c'est Dieu.

Pour faire un acte vraiment saint et digne du ciel, il faut donc que le St-Esprit nous en inspire la pensée. C'est vous-mêmes qui la trouverez par vos propres moyens humains, car dans la pratique des vertus nous marchons par nos propres jambes. Vous ferez donc marcher vos yeux, et ils trouveront tout à coup dans un livre ou dans un spectacle la bonne pensée que l'Esprit-Saint y a glissée exprès pour vous. Vous ferez marcher vos oreilles, et elles recueilleront tout à coup d'une conversation quelconque ou d'un sermon la bonne pensée que l'Esprit-Saint y glissera exprès pour vous. Vous ferez marcher votre mémoire, et vous découvrirez soudain la bonne pensée que l'Esprit-Saint y suscitera à l'instant. S'il ne l'avait pas mise là et s'il ne vous la faisait pas trouver, comme vous n'aviez pas même l'idée d'accomplir un acte divin, vous n'en auriez pas le désir, et vous ne le feriez pas.

Vous le faites ? Alors concluez — la conclusion est manifeste — que vous le devez pour commencer à l'inspiration de Celui qui, étant le souffle de Dieu, est l'inspirateur de toute œuvre divine.

Poussés par l'Esprit-Saint, vous vous mettez en route. Quelles provisions emportez-vous pour vous soutenir en chemin ? — « J'ai pris de bonnes résolutions ». — « C'est tout ? Vous n'irez pas loin. L'expérience, à défaut de la raison et de la foi, ne vous a-t-elle pas appris qu'une bonne pensée ne dure pas, que les meilleures résolutions sont en vérité bien fragiles ? Autant en emporte le vent, sans même qu'il souffle en tempête. Le moindre souffle de distraction vous fera tout oublier. »

Que ne vous confiez-vous à l'Esprit-Saint par la prière ! La grâce, qui répond toujours à la prière, vous revêtirait de la force d'en-haut. Le même souffle qui vous inspira vous soutiendrait pendant la route. Malgré la fatigue et malgré les obstacles, vous ne pourriez pas perdre haleine, le souffle ne vous manquerait pas, puisque ce serait le souffle de Dieu !

Or non seulement le St-Esprit soutient l'âme dans le bien, mais il l'élève. Il la fait monter peu à peu de vertu en vertu jusqu'à la plus haute de toutes, qui est la divine charité ; car c'est là manifestement que l'amour en personne se plaît à demeurer et qu'il conduit ceux qu'il aime.

Il le fait en élevant de plus en plus notre intention, qui est précisément la fin de notre agir.

Prenez garde, en effet, qu'un même acte extérieur peut appartenir à des vertus bien différentes et plus ou moins élevées : tout dépend de votre intention. Vous êtes ici à m'entendre et vous m'écoutez attentivement. Pourquoi ? Par politesse ? Simple vertu naturelle. Parce que vous êtes à l'église ? Vous pratiquez la religion. Parce que c'est la parole de Dieu ? Acte de foi. Parce que vous désirez vous instruire ? Acte d'espérance. Parce que Dieu vous le demande et vous voulez lui faire plaisir ? Acte de charité parfaite.

Vous voyez que plusieurs vertus peuvent inspirer le même acte. D'ordinaire elles se mêlent, car nous n'avons pas qu'un seul motif d'agir.

Dès lors vous devinez par quels degrés notre âme va s'élever en perfection. L'Esprit-Saint lui soufflera au cœur de meilleurs motifs d'agir. Puis peu à peu le plus parfait l'emportera sur tous les autres. Il finira peut-être par les supplanter tous. Nous n'aurons plus qu'une intention dans tous nos actes quels qu'ils soient, la plus éminente au ciel et sur terre : la divine charité.

Et c'est ainsi que pas à pas le St-Esprit conduit une âme qui s'exerce à la vertu jusqu'à la plus haute perfection !

2. *A vous* maintenant, m. f., de prouver par toute votre vie que c'est l'Esprit Saint en personne qui inspire vos pensées, excite vos désirs, anime vos sentiments et vous emporte enfin vers Dieu.

Hélas ! si vous vouliez, suivant le conseil de l'Apôtre, contrôler tous les vents qui agitent votre âme, afin de discerner le souffle qui vous mène, en voyant où il va, vous sauriez d'où il vient, et devant l'amas de péchés qui jonche le sol de votre conscience, vous seriez effrayés peut-être du tourbillon de mort qui vous emporte loin de Dieu. L'Esprit qui nous anime ? C'est le nôtre le plus souvent, qui s'accommode de nos vices, celui d'un monde corrompu, parfois même celui de Satan, l'ennemi personnel de Dieu ; d'un mot, c'est l'esprit du mal.

Et l'Esprit-Saint, que Dieu vous donne, que fait-il donc en vous, m. f. ? Ah ! si vous le laissiez agir, je sais bien ce qu'il ferait à chacun de vos actes.

Il inspirerait à votre intelligence les plus belles pensées de la foi. Et sur les ailes de la foi le souffle divin emporterait votre âme par delà les nuages des préjugés, des objections, de l'ignorance ou de l'oubli, sur les hauteurs sereines où l'on voit simplement la vérité de Dieu.

Ce qu'il ferait à chacun de vos actes ? Il exciterait dans votre volonté les plus vifs désirs d'espérance. Et sur les ailes de l'espérance le souffle divin soulèverait votre âme au-dessus de la fange du monde, des convoitises terrestres, vers les hauteurs où l'on respire un air du ciel.

Ce qu'il ferait à chacun de vos actes ? Il répandrait dans votre cœur sa charité. Et sur les ailes de la charité le souffle divin, dégageant votre cœur des intentions purement sensibles ou humaines, l'arrachant à tous les égoïsmes, vous rapprocherait du cœur de Dieu, si près que vous finiriez par partager ses intérêts, sa gloire et son bonheur.

Voilà ce que fait l'Esprit-Saint quand il s'empare d'une âme fervente qui reçoit ses inspirations et qui les suit jusqu'au bout !

3. Vous pensez peut-être en vous-mêmes : « Quand donc ma vertu ira-t-elle jusque-là ? » — « Jamais, vous répond S. Thomas. Aucune vertu, dit-il, même la plus parfaite, n'est capable de surmonter tous les obstacles, encore moins de persévérer jusqu'au bout. » Le souffle qui l'emporte n'est pas assez violent.

Mais voici l'autre, *celui des dons,* qui secoue, ébranle, renverse et emporte tout : c'est la rafale de la Pentecôte. Le souffle des vertus marchait à notre allure : inspirant d'abord une pensée, puis excitant un bon désir, soutenant nos résolutions, puis élevant vers Dieu nos intentions finales. C'est la marche de la vertu, c'est notre procédé d'agir, et comme la vertu est une modératrice, le souffle qui l'anime est un vent modéré. Mais le don, qui nous fait agir à la manière propre de Dieu, ne connaît point toutes ces lenteurs et ces fatigues.

Au commencement, c'est un instinct impétueux, irrésistible et infaillible par surcroît, et au terme une béatitude qui est un avant goût du ciel.

Je voudrais vous rendre sensible cette nouvelle action du St-Esprit, quand l'un de ses dons merveilleux souffle en rafale dans votre âme.

Un jour votre *intelligence* s'agite et s'épuise dans les ténèbres. Parfois même c'est la nuit complète. Il vous semble avoir perdu la foi. Pendant longtemps peut-être vous avez combattu tel préjugé, telle objection, tel doute. Vous avez lu et consulté. Vous avez réfléchi et prié. Vous avez mis en branle tout l'appareil de la vertu. Et la lumière ne paraît pas. Tout à coup une pensée, une parole, un exemple, un souvenir surgit lumineux, invincible. Subitement il fait clair au ciel de votre âme. Que s'est-il passé ? L'Esprit-Saint vient de faire agir le don de science ou d'intelligence, et votre âme baigne dans la lumière.

Ou bien c'est votre *volonté* qui un jour ne se sent plus la force de faire un pas de plus sur le chemin de la vertu. Accablée de remords à cause

de ses péchés, ou bien traînant ses vices comme un forçat ses chaînes, voyant que ses efforts n'aboutissent à rien, elle se décourage, elle renonce, elle va s'abandonner. Tout à coup se présente inopinément un service à rendre, un sacrifice à faire ou un malheur à soulager, moins que cela : le rappel d'une ancienne ferveur; moins que cela : un coq qui chante comme pour S. Pierre, et l'âme qui se traînait se sent des ailes tout à coup. Que s'est-il donc passé ? L'Esprit-Saint vient de faire agir le don de crainte, de force ou de conseil, et l'on se sent prêt à tout pour le bon Dieu.

A son tour notre *cœur,* envahi de tristesse ou dégoûté de la vertu, goûte un beau jour subitement des délices ineffables, quand passe un souffle de sagesse ou un souffle de piété.

Même nos sens extérieurs, notre folle imagination connaissent des transports subits et ravissants auxquels ils ne s'attendaient pas.

Et cet instinct est infaillible Il ne doute pas, n'hésite pas. Le sentiment s'impose à nous que ce qu'on fait, Dieu le veut. On en est certain comme de Dieu lui-même. Je crois bien, c'est lui qui le fait.

Vous n'aurez, certes, aucune peine à croire Notre-Seigneur, quand il appelle dans l'Evangile *béatitude* l'acte fait sous l'empire des dons du St-Esprit. Alors la pauvreté devient une fortune ; les larmes ont un goût divin, les martyrs sont des bienheureux.

Et vous concluez de vous-mêmes : si l'on pouvait agir ainsi toujours, on serait toujours bienheureux. La conclusion est si logique, m. f., qu'au ciel où nous jouirons d'une béatitude éternelle, nous n'agirons plus, en effet, que par les dons du St-Esprit.

Pourquoi donc, ô divin Esprit, ne le faites-vous pas plus souvent ? Je vais peut-être vous renseigner. Sans doute, dit l'Ecriture, l'Esprit souffle où et quand il le veut. Il n'en est pas moins vrai que d'ordinaire c'est notre faute si les dons n'agissent pas en nous.

Vous les avez; servez-vous-en pour recevoir et suivre le souffle du bon Dieu. Mais nos péchés le gênent, nos affections le gênent, nos prétentions surtout le gênent, notre orgueilleuse prétention de savoir ce qu'on a à faire et de nous conduire tout seuls dans la vie. C'est entendu, vous pouvez marcher au petit pas de vos vertus par la grâce du St-Esprit ; mais vous renoncez par avance à ce qu'il vous soulève dans les bras puissants de ses dons et vous emporte bientôt sur les hauteurs bienheureuses.

II. — *Le feu*

On n'est pas seulement éclairé, soutenu, affermi dans le bien, mais on est embrasé. On devient une âme de feu, parce que le souffle divin qui vous soulève, vous pénètre et que c'est un souffle brûlant, étant sorti du cœur de Dieu qui est une fournaise d'amour.

Que fait le feu ? Il purifie et il dévore. C'est ce que fait le St-Esprit dans une âme dont il est le maître.

Il la *purifie,* tout d'abord.

Lorsque Notre-Seigneur, sur le point de monter au ciel, promit à ses Apôtres de leur envoyer bientôt le St-Esprit, il se servit d'une expression qui de prime abord paraît singulière : « Voici, leur dit-il, que dans peu de jours vous serez baptisés dans le St-Esprit. » S. Jean-Baptiste l'avait prédit en précisant même que ce serait un baptême de feu. Ce qui arriva, en effet. Mais en quoi, je vous le demande, cette effusion du St-Esprit ressemblait-elle à un baptême ? En ce qu'elle produisit des effets analogues, mais encore plus admirables. Elle purifia aussi leur âme, et non pas seulement du péché d'origine, non seulement de tous leurs péchés personnels, mais de ces suites du péché : l'ignorance de l'esprit, la faiblesse de la volonté et les mauvais désirs du cœur. L'eau purifie, sans doute, mais le feu a plus de vertu. Aux apôtres qui devaient être des hommes irréprochables, il fallait le baptême du feu, le baptême de l'amour dont le feu n'est que le symbole, le baptême du St-Esprit.

M. f., ce n'est pas seulement à ses douze apôtres, c'est à vous aussi que Notre-Seigneur a commandé expressément que vous lui rendiez témoignage d'abord autour de vous et jusqu'aux extrémités de ce coin du monde où vous habitez, que vous soyez donc ses apôtres et, s'il le fallait, ses martyrs.

C'est pour cela, soyez-en sûrs, qu'en plus du baptême nous recevons un jour ce grand sacrement de confirmation, qui est en vérité un nouveau baptême, mais de feu : le baptême d'amour dans le St-Esprit.

C'est déjà beaucoup que le sacrement de baptême fasse de nous des chrétiens, des enfants de Dieu et de l'Eglise. Mais le miracle ne va pas jusqu'à faire un apôtre du nouveau baptisé. Toutes ses vertus sont trop faibles : sa foi brille, mais n'éclaire pas ; sa charité brûle, mais n'échauffe pas. Sa grâce est pleine, mais ne déborde pas. Il faudrait purifier tout son être divin de sa faiblesse native, de son insuffisance réelle, de ce mélange qui subsiste de toutes les misères humaines.

En vérité, m. f., le feu le plus actif a moins de vertu pour dégager le minerai de tout alliage impur, que la charité parfaite du St-Esprit, quand il peut la répandre à son gré dans une âme, pour effacer tous ses péchés, pour purifier toutes ses vertus, pour dégager de sa gangue humaine l'être divin que nous sommes par la grâce, et en faire un modèle qui instruit, un exemple qui entraîne, pour tout dire, un apôtre.

Nous parlions tout à l'heure de ce souffle violent qui est le don du St-Esprit. Mais en réalité, qu'y a-t-il au monde de plus violent que le feu ? Si on le laissait faire, il dévorerait un monde, pour peu qu'un vent propice vienne activer la flamme.

A quoi bon développer une comparaison dont votre esprit et votre cœur ont saisi déjà toute la portée ? N'est-il pas vrai qu'une âme d'apôtre, c'est une âme de feu ? On parle d'un zèle dévorant : c'est une splendide réalité ! Pour peu que l'Esprit-Saint souffle sur la flamme, ce zèle de feu dévore tout.

Du cœur où il s'est allumé, il gagne en un clin d'œil tout l'être et toute la vie : on ne pense plus qu'à cela, on ne désire que cela, on ne veut que cela, on ne rêve même que de cela : glorifier Dieu, sauver des âmes ; c'est uniquement pour cela qu'on prie, qu'on parle, qu'on souffre, qu'on agit, qu'on mérite et qu'on meurt. On devient un apôtre des pieds jusqu'à la tête. Tout y passe, on est dévoré

Allez donc arrêter un incendie pareil, qu'attise un souffle divin ! Il gagne de proche en proche : les plus proches d'abord, la famille. Il faut voir un apôtre au milieu des siens. Quel modèle, quel exemple en tout !

Il faut le voir dans le milieu où il rayonne : au travail, dans ses relations. Quel modèle, quel exemple en tout !

Pensez-vous que son ambition s'arrête à faire du bien aux âmes qui l'entourent, à celles qui l'approchent ? Encore, encore ! le feu réclame, et le zèle réclame des âmes. Il y en a tant qui ignorent Dieu, qui ne l'aiment pas, qui le servent mal ! Le feu de ses prières, de ses désirs, de ses mérites a bientôt fait le tour du monde, et il n'est pas rassasié.

* *

Car plus il se répand, plus il s'embrase, jusqu'à ce qu'un beau jour il soit consumé. Mais il meurt en apôtre pour sauver des âmes, et la mort le jette tout brûlant dans le brasier du cœur de Dieu.

Croyez-vous que ce soit fini ? Comme une petite sainte Thérèse, il passe encore son ciel à faire du bien sur la terre. Seulement à la fin du monde il se reposera enfin dans la gloire, avec toutes les âmes qu'il aura sauvées.

C'est la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR L'HUMANITÉ DU CHRIST

VIII

LA BONTÉ DE JÉSUS

Mes frères,

Jusqu'ici nous n'avons vu en Jésus que l'homme privé ; cependant, comme chrétiens, nous savons qu'il était envoyé divin, chargé d'une mission toute particulière. Que de fois, dans l'Evangile, lui-même nous affirme qu'il n'est pas venu de sa propre autorité et qu'il n'entend faire autre chose ici-bas que la volonté de son Père qui l'a envoyé ! Nous savons même et nous croyons qu'il est vraiment le Fils de Dieu.

Dès lors, nous pourrions nous attendre, en étudiant la vie publique du Christ, en parcourant dans l'Evangile ses faits et gestes, à découvrir en lui un maître ; son mandat serait alors de visiter ses biens, de contrôler ses gens, de voir ses ouvriers, de se faire rendre compte par chacun et de son travail et de sa gestion. En ce cas, il pourrait se faire qu'il scrute les âmes, recherche les moindres défaillances et fasse des remarques et des reproches, ou même inflige amendes et punitions.

Tout autre cependant nous apparaît la mission du Christ : nous verrons bientôt comment, au lieu du juge qui sévit et condamne, il veut être le médecin qui soigne et qui guérit. Voyons dès maintenant comment il est, non le maître sévère, mais le père aimant qui vient visiter son peuple, l'ami affectueux qui apporte à ses frères sa douceur et sa bonté.

I. — *Comment Jésus comprend sa mission*

Le Messie avait été annoncé directement par Dieu d'abord, puis par l'intermédiaire des prophètes ; à mesure que les siècles passaient, les prédictions se faisaient plus précises, indiquant non seulement les circonstances de la naissance du Messie, les phases de sa vie, les détails de sa mort, mais aussi les traits de son caractère et l'esprit de sa mission. Parmi ces traits, deux surtout sont à retenir : la douceur et la paix.

« Il n'achèvera pas le roseau cassé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore » (Is., XLII, 3), ce qui veut dire : il ne méprisera ni ne rejettera personne; il saura se garder de toute brusquerie qui enlèverait aux âmes un dernier reste de confiance; il ne découragera pas, et si peu qu'une âme garde de foi ou de bonne volonté, il saura, à force de douceur et de patience, s'en servir pour la ramener au bien.

Parmi les titres divers que le prophète Isaïe donne au Messie, annonçant sa naissance à Bethléem, nous lisons celui-ci : « Prince de la Paix, » et le prophète Michée, reprenant à son tour la même pensée, nous dit : « Il sera lui-même la paix. » (v, 5). Aussi la liturgie du temps de l'Avent est elle tout imprégnée de cette pensée, de ce sentiment de paix.

Transportons-nous à Bethléem, un peu après le commencement de la vie publique. Debout, par respect pour la parole sacrée, Jésus vient de lire dans la synagogue, au milieu de ses compatriotes assemblés, un passage du livre d'Isaïe : « L'esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a consacré par son onction pour porter la bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs leur délivrance, aux aveugles le retour à la vue, aux opprimés la liberté, et publier une année favorable au Seigneur. » Maintenant, ayant roulé le livre et l'ayant rendu aux ministres, il s'assied et dit aux Juifs : « Aujourd'hui vos oreilles ont entendu l'accomplissement de cet oracle. » (Luc, IV, 18-21). Et les auditeurs comprennent si bien que Jésus s'applique à lui-même cette prophétie qu'ils s'étonnent,

et même se scandalisent et s'emportent : n'est-il pas le fils de Joseph l'humble ouvrier et ne le connaissent-ils pas de longue date?

Vers le même temps, Jean, enchaîné et captif d'Hérode, envoie des messagers vers Jésus : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » En vérité, Jean sait bien que Jésus est le Messie, puisque lui-même, sur les bords du Jourdain, l'a présenté à la foule en ces termes : « Voici l'Agneau de Dieu, qui efface le péché du monde, » mais il veut par là affermir la foi de ses disciples ; ceux-ci sont témoins de plusieurs miracles de Jésus, après quoi ils repartent vers Jean avec cette consigne : « Rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. » (Luc, VII, 18-22). Ainsi, justifiant les prophéties, Jésus donne pour preuve de sa messianité la bonté qui rayonne autour de lui et les bienfaits semés sur son passage.

Les prophètes avaient également présenté le Messie sous la figure d'un berger : « Il gardera Israël comme un berger garde son troupeau » (Jer., XXXI, 10), et dans la bouche d'Ezéchiel, ce message de Dieu : « J'en veux aux pasteurs (allusion aux pasteurs juifs, infidèles à leur devoir)... je ne les laisserai plus paître mes brebis,... j'aurai soin moi-même de mes brebis. . je veux les paître avec justice. » (XXXIV, 2-16). Jésus reprend cette idée, dans un discours à Jérusalem, mais en dépassant de beaucoup la pensée du prophète : « Je suis le bon pasteur ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis... Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, et je donne ma vie pour mes brebis. » (Jo., x, 11-15). « Mes brebis entendent ma voix ; je les connais et elles me suivent, et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de ma main. » (Jo., x, 27-28). « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène,... et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. » (Jo., x, 16).

S. Jean, l'apôtre bien-aimé, le confident de Jésus, qui a longuement médité son Evangile avant de prendre la plume, nous présente Jésus comme la lumière et la vie : « Je suis la lumière du monde. » (I, 4, 5, 9). « Comme le Père a la vie en Lui, ainsi il a communiqué au Fils la plénitude de la vie (Jo., v, 26) et Celui-ci est venu pour que nous ayons la vie et que nous l'ayons toujours plus abondamment. » (Jo., x, 10). En sorte que Jésus vient ici bas réaliser encore une prophétie, toute de grâce, de paix, de joie : « Le désert fleurira dans l'allégresse. » (Is., XXXV, 1) « Le peuple qui marchait dans les ténèbres, a été illuminé de clartés ; la lumière s'est levée pour ceux qui dormaient dans les ombres de la mort. » (Is., IX, 2).

Enfin, dernier trait pour finir — et il est encore de S Jean : « A tous ceux qui l'ont reçu, Jésus a donné pouvoir de devenir fils de Dieu » (I, 12), et S. Paul enseignant la même vérité : « Si nous sommes fils de Dieu, nous sommes aussi héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. » (Rom., VIII, 17).

La mission de Jésus est donc toute de bonté, de dévouement et de miséricorde ; loin d'apparaître à nous comme le maître qui viendrait exercer son autorité, se faire rendre des comptes, redresser durement les torts et châtier les fautes, Jésus vient pour pardonner, guérir, consoler et sauver.

Il nous reste maintenant à le voir à l'œuvre. Toutefois, désireux de consacrer des études spéciales aux relations du Christ avec les malades, les âmes affligées et les pécheurs, nous omettrons volontairement d'en parler maintenant. Vous montrer le Christ comme un père et un ami, auprès de toutes les classes de la société, dans les circonstances les plus diverses, vous donner du rayonnement de sa bonté une vue d'ensemble, tel est le but que nous nous proposons ici.

II. — *Comment Jésus réalise sa mission*

Quand on parcourt attentivement l'Evangile, quand on prête attention aux paroles, aux gestes, aux miracles du Seigneur, on s'aperçoit combien tout, chez lui, est empreint de douceur et de bonté.

Des femmes sont venues l'entendre, elles ont amené leurs enfants, les uns s'ébattant autour d'elles, les autres portés sur le bras ; comment imposer silence à cette troupe qui se bouscule ou qui pleure ? Les discours de Jésus en sont troublés. Va-t-il se fâcher, montrer un visage sévère, manifester quelque mécontentement ? Tout au contraire, il attire à lui ces petits, les caresse tendrement, les prend sur ses genoux, les embrasse même, et pour nous bien montrer sa prédilection pour eux, il nous les présente comme modèles. (Marc, x, 13).

Nous avons vu plus haut quel accueil il faisait au jeune homme riche, discernant de suite la valeur de cette âme et lui offrant, avec son amour, la meilleure part, la plus belle vocation. (Marc, x, 21). Dommage que cet adolescent au cœur généreux ait été l'esclave de ses biens temporels ! Il aurait suivi le Maître, sa vie aurait été illuminée de clartés, irradiée de charité !

Jésus ne réserve point à ses seuls compatriotes ses faveurs et ses bienfaits. Une étrangère, une femme de Chanaan, l'aborde aux environs de Tyr et de Sidon et implore la délivrance de sa fille, tourmentée par le démon. Jésus fait mine d'abord de ne pas l'entendre, ensuite il lui répond un peu durement, mais en réalité son cœur est touché par la foi profonde et persévérante de cette femme, il se laisse fléchir et dit : « O femme, votre foi est grande ; qu'il vous soit fait selon votre désir. » Et à cette heure même sa fille est guérie. (Math., xv, 22 et suiv.).

C'est encore un païen et un étranger, ce centurion dont la foi excite l'admiration de Jésus et

qui obtient la guérison d'un serviteur qu'il aime beaucoup. (Math., VIII, 5-13).

Nous avons vu le Christ pleurer sur les malheurs de Jérusalem. Voyant à l'avance le juste châtiment des crimes de la nation juive, châtiment qu'il voudrait lui éviter, malgré les complots qui se trament dans l'ombre, malgré la mort prochaine, Jésus ne peut rejeter de son cœur le tendre amour qu'il a voué à sa patrie.

Au cours de sa Passion, nous le verrons guérir le serviteur du grand-prêtre à qui Pierre, dans sa fougue, avait coupé l'oreille. A Judas qui vient le trahir et le désigne à ses soldats par un infâme baiser, il dira : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? » essayant encore, s'il était possible, de toucher le cœur du coupable. Et cloué à la croix, agonisant sur le Calvaire, insulté et bafoué par ses bourreaux, il aura la force d'adresser au ciel cette prière : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, XXIII, 34).

Ainsi l'amour de Jésus va jusqu'à ses ennemis ; il pourra donc dire à ses disciples : « Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent. » (Math., V, 44 45).

Un incident survenu au cours d'un voyage, et qui valut aux apôtres une bonne leçon, nous montre bien dans le Christ « celui qui n'achève pas le roseau brisé, qui n'éteint pas la mèche qui fume encore. » Jésus se dirigeait vers Jérusalem avec les siens, pour assister à la fête des Tabernacles, et comme il venait de Galilée, son chemin direct était de passer par Samarie ; or Juifs et Samaritains étaient ennemis, et ces derniers de plus étaient jaloux des fêtes de Jérusalem et du grand concours de peuple qu'elles y attiraient. Apprenant donc que Jésus se rendait à ces fêtes, ils refusèrent de lui donner l'hospitalité. Peut-être les apôtres, qui avaient aperçu récemment Elie aux côtés de Jésus, dans la Transfiguration, pensèrent-ils au prophète consumant par le feu les émissaires envoyés par le roi pour se saisir de sa personne (I Reg., X, 12). Toujours est-il qu'ils dirent à Jésus : « Voulez-vous que nous commandions au feu du ciel qu'il vienne et les consume ? » Jésus les reprit vivement d'une telle pensée en disant : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ; le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les hommes, mais pour les sauver. » opposant ainsi l'esprit de douceur et d'amour qui caractérise la nouvelle alliance, à la loi de crainte de l'Ancien Testament. (Luc, IX, 52-56).

Nous ne nous étonnerons point, après cela, de l'entendre flageller durement la conduite des Pharisiens qui, interprétant à leur manière la loi de Moïse, chargent le peuple de prescriptions mesquines, minutieuses et innombrables, « de fardeaux pesants et difficiles à porter, et les mettent sur les épaules des hommes, mais ne veulent même pas remuer le petit doigt. » (Math., XXIII, 4).

Combien sa doctrine à lui est plus large, plus élevée et plus humaine à la fois ! On lui présente, un jour de sabbat, un homme à la main desséchée ; les Pharisiens n'admettent pas qu'on le guérisse un jour de sabbat ; mais Jésus, « les regardant avec indignation et contristé de l'aveuglement de leur cœur, » guérit cet homme (Marc, III, 5), car, dit-il, « qui de vous n'ayant qu'une brebis, si elle tombe dans une fosse, ne l'en retire aussitôt, même le jour du sabbat ? » (Math., XII, 11), et encore : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat » (Marc, II, 27).

Aussi la doctrine de Jésus est-elle empreinte de douceur : « Mon joug est suave, dit-il, et mon fardeau léger. » Et l'esprit avec lequel il nous la propose est tout différent de celui des Pharisiens ; un disciple du Christ, n'est-ce pas un enfant de Dieu, dont tous les sacrifices accomplis dans la confiance sont récompensés dès ici-bas par la paix du cœur et une joie profonde et inaltérable ?

Voulez-vous quelques preuves de cet esprit ? Méditez des paroles comme celles-ci, semées un peu partout dans l'Evangile : « Mes petits enfants » (Marc, X, 24 ; Jo., XIII, 33). « Je ne vous laisserai pas orphelins, je reviendrai vous voir... et je prierai le Père et il vous donnera un autre consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous. » (Jo., XIV, 16-18). « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix... que votre cœur ne se trouble point et ne s'effraie pas » (Jo., XIV, 27). « Ne craignez pas » (Luc, V, 10). « Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des tribulations dans le monde, mais prenez confiance, j'ai vaincu le monde. » (Jo., XVI, 33). Et pour terminer : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Math., XXVIII, 20).

D'ailleurs la prédication de la doctrine et les soucis du royaume de Dieu n'empêchent pas Jésus de voir et de secourir l'humaine misère ; outre les miracles de guérison que nous verrons bientôt plus en détail, rappelons pour mémoire : la double multiplication des pains, inspirée par la pitié et réalisée au profit d'une foule innombrable ayant à fournir, au soir d'une fatigante journée, une longue étape pour le retour ; le geste, combien délicat ! accompli à Cana, pour la consolation des époux et la joie des conviés ; la pêche miraculeuse qui récompensa les apôtres d'une nuit de travail dur et infructueux, miracles dont nous avons déjà parlé çà et là.

Arrêtons-nous un peu à contempler celui de la tempête apaisée. Le lac de Tibériade, encaissé entre des montagnes élevées, est sujet à de violentes tempêtes qui parfois surviennent brusquement ; au soir d'une journée apostolique, Jésus et les douze étaient montés dans une barque pour aborder au rivage opposé ; mais voici que bientôt le vent s'élève, les flots menacent d'engloutir l'esquif, en sorte que les apôtres, habitués cependant à évoluer sur le lac, sont pris d'une grande frayeur et réveillent Jésus qui, soit fatigue, soit dessein secret, dormait à la poupe. Alors Jésus

se lève et, voyant leurs craintes, commande aux vents et à la mer, et le calme se fait. (Math., VIII, 23-26).

Ses amis sont-ils attaqués ? Jésus les défend. Nous l'avons entendu précédemment prendre le parti des apôtres contre les Pharisiens pointilleux et méchants. Une autre fois, chez Simon le lépreux, au village de Béthanie, c'est contre les apôtres, du moins contre Judas, qu'il prend la défense de Marie-Madeleine : elle est venue lui faire hommage d'un riche parfum, qu'elle a répandu sur sa tête, après avoir brisé le vase d'albâtre qui le contenait, le tout valant environ deux cent cinquante francs de notre monnaie. « A quoi bon cette perte ? dit Judas, on aurait pu vendre cela cher et en donner le prix aux pauvres. » Jésus le reprend pour cette remarque désobligeante : « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ?... Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché cet Evangile dans le monde entier, on racontera à sa louange ce qu'elle vient de faire. » (Math., XXVI, 6-13).

Au temps du Christ, les cas de possession diabolique n'étaient pas rares ; et ces pauvres gens, vrais jouets de Satan, non seulement proféraient involontairement des injures, mais encore étaient brutalement jetés à terre (Luc, IV, 35) ou affligés d'infirmités comme mutisme ou cécité (Math., IX, 33 ; XII, 22) ou même précipités dans l'eau ou dans le feu (Marc, IX, 21) ou devenaient, par une violence indomptable, une menace pour la société (Marc, V, 4). Habituellement, c'était un parent, un ami qui les présentait à Jésus, implorant sa miséricorde et sa puissance, et Jésus, au grand étonnement de la foule, commandait énergiquement à Satan qui se retirait. C'était la réalisation de la prophétie : « L'esprit du Seigneur m'a envoyé porter aux captifs la liberté. »

* *

Les Juifs, ayant mal compris les prophéties, et inconsciemment peut-être ayant mêlé leurs aspirations patriotiques à l'attente messianique, croyaient à un Messie temporel, puissant et fort, qui serait chef d'armées et conquérant, et qui rétablirait l'ancienne gloire d'Israël. Leurs sentiments et leurs idées touchant le Messie étaient fortement entachés d'orgueil national, d'égoïsme et de matérialisme.

La réalité leur apparut bien différente de leurs rêves : Jésus se dérobait aux ovations et fuyait les dignités et les honneurs ; il refusait de partager leurs ambitions et leurs rancœurs ; éloigné de leur particularisme, il allait porter sa parole et ses bienfaits à des étrangers, et même à des ennemis comme les Samaritains ; et comme il ne réalisait pas leur idéal, ils refusèrent de le recevoir et le firent mourir.

Pour nous, au contraire, nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître en ce Jésus accueillant à tous, compatissant à toute peine, secourable aux plus humbles et aux plus déshérités, patient et doux, tendre et bon, le Messie annoncé, le Sauveur de l'humanité plongée dans la souffrance par le péché. N'est-il pas vraiment, comme Jean nous a dit en nous le présentant, « l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde » et qui, par suite, allège nos faibles épaules et nous rend la vie moins dure et moins amère, en même temps qu'il nous ouvre les portes du ciel ?

Aussi disons-nous avec les témoins du miracle de Naïm : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » (Luc, VII, 16).

IX

JÉSUS ET LA SOUFFRANCE HUMAINE

Mes frères,

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ; il tomba entre les mains des brigands qui le dépouillèrent et, l'ayant chargé de coups, se retirèrent, le laissant à demi mort. » Ainsi parlait Jésus, au lendemain de la fête des Tabernacles, alors qu'il se disposait à suivre lui-même ce chemin pour se rendre aux rives du Jourdain. Et il continuait : « Un Samaritain, qui était en voyage, arriva près du blessé et, le voyant, fut touché de compassion. Il s'approcha, banda ses plaies après y avoir versé de l'huile et du vin ; puis il le mit sur sa propre monture, le mena dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, tirant de sa poche deux deniers, il les donna à l'hôte et lui dit : « Aie soin de cet homme, et tout ce que tu dépenseras en plus, je te le rendrai à mon retour. » (Luc, X, 30-35).

Cette parabole était destinée à faire comprendre que la charité envers le prochain devait s'étendre à tout homme dans le besoin, de quelque nature que soit sa détresse et sans distinction de personnes ; Jésus laissait aussi entendre que, pour se pencher vers le prochain souffrant, il était souvent utile de faire soi-même l'apprentissage de la douleur.

Or nul n'a mieux joué le rôle du bon Samaritain, sur la scène du monde, que Jésus lui-même. Satan avait, par la séduction et le péché, rendu l'homme malheureux ; sur une terre aride, dure à travailler, l'homme vivait depuis des siècles, blessé dans son corps par la maladie, le travail et la mort, dans son esprit par l'ignorance, dans son cœur par la division, la discorde et la haine, dans son âme par la malédiction divine.

Des philosophes, des chefs d'Etat étaient passés ; des civilisations brillantes avaient connu des heures de gloire, mais nul n'avait pu apporter le remède capable de guérir le genre humain. Jésus, le Messie promis et attendu, arrive ; il emprunte au bon Samaritain sa prévoyante charité et son généreux dévouement ; il se penche sur toute misère humaine, il console et il guérit.

I. — *Jésus et la souffrance physique*

Nous avons vu précédemment le Christ s'émouvoir, se troubler et pleurer ; nous avons découvert en son cœur des sentiments identiques aux nôtres ; et nous avons conclu, avec l'auteur de l'Epî-

tre aux Hébreux : Il est vraiment « le pontife, pris parmi les hommes... capable de compatir aux égarements et aux souffrances humaines, car il a lui-même été visité par la douleur. » (Heb., v, 2). Dès lors, nous ne serons pas surpris que le Christ ait mis au service de sa compassion et de sa tendresse humaines son infinie bonté et sa toute-puissance divine. L'Evangile nous rapporte au moins trente-cinq guérisons racontées en détail, et signale à chaque instant des guérisons collectives.

Après avoir accompli à Cana son premier miracle, Jésus est monté à Jérusalem pour la grande fête de la Pâque juive, et là il a accompli plusieurs prodiges que Jean mentionne d'un mot. Puis il est allé quelque temps sur les bords du Jourdain ; maintenant il revient à Cana, en passant par Sichem, où il convertit la Samaritaine. Le miracle de l'eau changée en vin il y a quelques mois, le récit des pèlerins de Jérusalem ont développé la foi en sa puissance ; un officier du roi, venu de Capharnaüm à sa rencontre, lui demande de venir et de guérir son fils qui est à la mort. — « Va, lui dit Jésus, ton enfant est plein de vie. »

L'officier s'en va, la foi au cœur, et apprend en route, par des amis venus de chez lui, que son fils est guéri. « A quelle heure, dit-il, s'est il trouvé mieux ? » Ils lui répondent : « Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté » C'était à cette heure là que Jésus avait dit : « Va, ton fils est plein de vie. » (Jo., IV, 46-53).

De Cana, Jésus se rend ensuite à Capharnaüm, et, dans la synagogue, il enseigne le peuple ; sortant de là, il se rend chez Simon-Pierre où il trouve la belle-mère de l'apôtre alitée par la fièvre ; on le lui dit, il s'approche et lui prend la main ; elle est guérie, elle se lève et s'empresse de le servir. (Math., VIII, 14).

A quelque temps de là, toujours dans la même ville, des gens se sont pressés si nombreux autour de Jésus qu'il est impossible de l'aborder. On voudrait pourtant lui présenter un paralytique, mais comment franchir le seuil de la maison où il se tient ? Comment faire pour arriver jusqu'à Jésus ? La construction des maisons orientales suggère aux porteurs une idée heureuse : on monte le malade sur le toit et par une ouverture habilement pratiquée, on le descend aux pieds de Jésus ; sur un ordre du Christ, le malade se lève, prend son grabat et regagne sa maison. (Math., IX, 1 et suiv.).

C'est encore dans la même région que d'une parole il guérit un homme à la main desséchée, au grand scandale d'ailleurs des Pharisiens, car c'est un jour de sabbat. (Luc, VI, 6).

Jésus se rend ensuite à Jérusalem pour une fête qu'il est assez difficile de déterminer. C'est là qu'il rencontre, à la piscine de Béthesda, un paralytique malade depuis trente-huit ans ; sans être imploré par le malade, il prend pitié de cet homme et le guérit. (Jo., v, 1 et suiv.).

De nouveau à Capharnaüm, Notre-Seigneur est saisi d'une demande concernant le serviteur d'un centurion ; demande très humble et en même temps si confiante qu'elle excite l'admiration du Christ ; et l'attente du centurion n'est point déçue, car il reçoit cette réponse : « Va, qu'il te soit fait comme tu as cru. » Et à l'heure même son serviteur est guéri. (Math., VIII, 5-13).

Jésus, allant de la région de Tyr et de Sidon, où il a exaucé la prière persévérante de la Chananéenne, vers le lac de Tibériade, traverse la Décapole ; on lui présente un sourd-muet ; « il lui met les doigts dans les oreilles et un peu de salive sur la langue et dit : « Ephpheta » c'est-à-dire : « Ouvre-toi ; » et ses oreilles s'ouvrent, sa langue est déliée et il parle correctement. » (Marc, VII, 33 37).

Un jour, dans une synagogue, Jésus aperçoit, tandis qu'il parle, une femme affreusement courbée ; son discours fini, il s'informe et apprend qu'elle est ainsi affligée depuis dix-huit ans ; il l'appelle et lui dit : « Femme, tu es délivrée de ton infirmité. » Il lui impose les mains, elle se redresse, elle est guérie. (Luc, XIII, 11-13).

Parfois même la guérison s'accomplit d'une façon plus simple encore ; ainsi une femme affligée d'une triste maladie et qui a vu tous les médecins, essayé en vain tous les remèdes, cherche à s'approcher de Jésus, car, pense-t-elle, « si j'arrive seulement à toucher la frange de son vêtement, je serai guérie. » Elle parvient à toucher le bord de son manteau, et son mal disparaît instantanément. (Math., IX, 21-22).

Enfin, au moment de l'arrestation au jardin des Oliviers, Pierre ayant coupé l'oreille à un soldat, Jésus demande à son défenseur trop fougueux de remettre l'épée au fourreau, et, oubliant pour quelle fin cet homme est venu, il le guérit (Luc, XXII, 41).

II. — *La guérison des aveugles et des lépreux*

Mais il y a deux classes surtout de malades qui sont très dignes de pitié, parce que leurs infirmités les retranchent les uns et les autres, quoique de manière différente, du reste des humains, je veux dire les aveugles et les lépreux. Pour bien comprendre ce que l'on perd en perdant la vue, il faudrait avoir passé par là ; cependant la réflexion peut nous aider beaucoup à comprendre la souffrance morale de ces infortunés : ils ne reverront plus la lumière et le soleil qui mettent tant de joie dans nos cœurs ; ils ne reverront plus ni la beauté des choses, ni l'harmonie des formes et des couleurs, ni les visages aimés, ni tous ces riens qui donnent au foyer, à la maison de famille, au village natal, un charme qui nous enchante. A qui mieux les comparer qu'à des prisonniers : des prisonniers d'une perpétuelle obscurité ?

Le cœur si compatissant du divin Maître devait s'intéresser tout particulièrement à ces malheureux, et l'Evangile nous dit qu'il l'a fait effectivement. A Capharnaüm, deux aveugles l'abordent

sur la route et le suivent en criant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ! — Croyez-vous que je puisse vous guérir ? leur dit-il. — Oui, nous le croyons. — Alors, qu'il soit fait selon votre foi. » Et aussitôt leurs yeux se rouvrent à la lumière. (Math., IX, 27-29).

A Bethsaïde, sur la rive orientale du lac de Tibériade, Jésus guérit un autre aveugle en lui imposant les mains sur les yeux par deux fois. (Math., VIII, 22-26).

Dans un autre voyage, Jésus approche de Jéricho, accompagné d'une foule nombreuse ; les pas et surtout les conversations font une sourde rumeur qui parvient aux oreilles d'un aveugle, mendiant au bord du chemin ; il demande quel est ce cortège ; on lui répond : « C'est Jésus de Nazareth qui passe. » Alors il se met à crier très fort : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » si fort que l'on essaie de le faire taire, mais il crie plus fort encore. Jésus l'appelle, lui demande ce qu'il veut et le guérit. (Luc, XVIII, 35 et suiv.).

Mais le plus caractéristique des miracles de ce genre, c'est la guérison de l'aveugle-né ; c'est le plus caractéristique, ai je dit, parce que Jean consacre à son récit tout un chapitre, parce que cette guérison avait quelque chose de particulièrement frappant (il s'agit d'un aveugle de naissance) et parce qu'elle suscita chez les Pharisiens un grand émoi qui ne servit qu'à lui donner plus de retentissement encore.

C'est à Jérusalem que le fait se passe, et à l'occasion d'une fête, donc à un moment où il y a grand concours de peuple en la Ville sainte ; le miraculé d'autre part était bien connu de beaucoup, car il mendiait à la porte du Temple. Il ne demande rien à Jésus, à l'encontre de ceux dont nous parlions précédemment ; ce sont les apôtres qui questionnent le Maître : « Cet homme a-t-il péché, ou plutôt quelqu'un de sa famille, pour qu'il soit né aveugle ? » — « Ni l'un ni l'autre, répond Jésus, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. » Alors ils s'approchent ; avec de la salive, Jésus fait à terre un peu de boue, en met sur les yeux de l'aveugle, et l'envoie se laver à la fontaine de Siloé. Il y va, il se lave, il est guéri. (Jo., IX).

Une autre classe de malheureux, c'étaient les lépreux, et ils étaient nombreux au temps de Notre-Seigneur. Ces pauvres gens, atteints d'une terrible maladie qui rongeait leurs chairs, étaient bannis de la société, condamnés à vivre en des lieux solitaires, à cause de la contagion, séparés par conséquent de leurs familles et privés de soin et d'affection. Les guérir était dans le programme de Jésus ; car il disait aux disciples de Jean : « Rapportez à votre maître ce que vous avez vu et entendu :... les lépreux sont purifiés. » Envoyant ses douze apôtres en mission, il leur donne cette consigne : « Annoncez que le royaume de Dieu est arrivé, guérissez les infirmes, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. » (Math., X, 7-8). De fait, Jésus accorde à ces malheureux une compassion profonde : S. Marc nous rapporte la guérison de l'un d'eux en Galilée (I, 40) et S. Luc nous raconte (XVII, 1) comment furent guéris dix lépreux accourus vers Jésus pour implorer leur guérison.

III. — *Guérisons collectives*

On comprend aisément que la renommée de Jésus allât chaque jour grandissant ; les miracles étaient racontés de bouche en bouche, les foules accouraient pour le voir, assistaient à ses prodiges, et, revenus dans leur pays, tous racontaient ce qu'ils avaient vu. Dès lors, tous ceux qui, en Palestine, étaient affligés de quelque infirmité, aspiraient au bonheur de le voir et mettaient tout leur espoir dans cette rencontre.

Un grand concours de malades se fit bien vite autour de Jésus. Arrive-t-il dans une ville ou une bourgade ? on rassemble, vers le soir, tous les malades de la cité (Marc, I, 32-34), et Jésus, passant au milieu d'eux, leur impose les mains et les guérit (Luc, IV, 40). On ne se contente pas d'ailleurs de lui amener les infirmes du lieu, mais aussi ceux de toute la région (Marc, VI, 56) ; on le devance et l'on dispose les malades aux portes des villes et des villages pour qu'il les guérisse à son arrivée (Marc, VI, 56) ; on va même jusqu'à envoyer des messagers dans tous les alentours pour faire connaître son prochain passage (Math., XIV, 35).

Parfois ces malades se contentent de toucher la frange de son vêtement, sans se faire connaître, et obtiennent ainsi leur guérison (Math., XIV, 35-36). Enfin les évangélistes nous signalent que, dans ces guérisons collectives, nul n'était oublié : il y avait là des possédés, des aveugles, des lépreux, des sourds, des muets, des lunatiques, des paralysés, toutes les infirmités humaines ; Jésus, passant au milieu d'eux, les guérissait tous (Math., XIV, 36 ; Marc, V, 56 ; Luc, VI, 19).

A dix-neuf siècles de distance, il est difficile de se représenter exactement l'impression produite, par un tel flot de miracles, par un tel rayonnement de compassion et de bonté. Certes, il faut faire la part de l'ingratitude qui oublie vite les bienfaits reçus et de l'égoïsme humain qui s'habitue aisément à être bien servi ; néanmoins combien de sympathies devaient aller à ce divin guérisseur ! Combien d'espérances devaient se tourner vers lui ! Comme on comprend le découragement des disciples d'Emmaüs, qui, ne croyant pas à la résurrection, se lamenteront d'avoir perdu « un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple » ! (Luc, XXIV, 19).

IV. — *Jésus et la souffrance du cœur*

Il n'y a cependant pas, dans le monde, que la souffrance physique : il y a aussi les peines du cœur, qui, pour être souvent plus secrètes, n'en sont pas moins douloureuses. Sans doute, Jésus les a-t-il recontrées ; son bon cœur, allié à sa science divine des âmes, les devait facilement découvrir et comprendre ; sa tendresse affectueuse

les devait prendre en pitié, et sans doute aussi a-t-il bien souvent entendu des confidences et prodigué des consolations. C'était là d'ailleurs une part de son programme : « guérir les cœurs brisés. » Sachant avec quelle minutieuse fidélité il l'a voulu réaliser, nous n'hésitons pas à voir en lui le consolateur des âmes affligées.

Seulement, les confidences durent être souvent secrètes, et les consolations, n'ayant aucun caractère extérieur de prodige, n'attirant l'attention de personne, sont restées le secret de Jésus et des intéressés. Toutefois nous avons, dans les résurrections racontées par les évangélistes, un témoignage précieux de la compassion du Christ et de la délicatesse autant que de la valeur de ses consolations. Laissant de côté le cas moins intéressant pour nous de la fille de Jaïre, parlons des miracles de Naïm et de Béthanie.

A Naïm, c'est une veuve qui pleure derrière la dépouille mortelle de son fils unique ; il ne paraît pas que Jésus la connaisse ; rien n'indique d'autre part qu'elle-même ait déjà vu Jésus ; elle ne lui adresse non plus aucune requête, ce qui d'ailleurs, vu les circonstances, eût paru étrange. Mais Jésus s'émeut, son cœur est touché par cette souffrance : une veuve et un fils unique ; il mesure en son âme tout ce qu'il peut y avoir de douleur dans une telle séparation ; il n'est pas besoin qu'on lui adresse une requête, son cœur parle assez haut et assez fort pour lui dicter le miracle. D'abord il console la mère : « Femme, ne pleure plus ! » parole puissante et efficace pour sécher les larmes et pour apaiser la peine intérieure. Puis il s'approche du fils, le rappelle à la vie et le rend à sa mère. » (Luc, VII, 11 et suiv.).

A Béthanie, nous trouvons plus encore de tendre compassion, et le miracle apparaît plus grand aussi. Cette fois, les éprouvés sont des amis de Jésus ; Jean nous dit quels liens d'amitié l'unissaient à Marthe et Marie et nous en avons parlé précédemment ; aussi, à défaut d'une demande explicitement formulée, voyons nous du moins un double message envoyé à Jésus ; à l'annonce de la mort de Lazare, rien ne peut plus le retenir ; il faut qu'il parte, il faut qu'il aille consoler ces âmes dans la peine. Il sait quelle affection profonde unit les sœurs à leur frère, il devine la souffrance intime de ces deux cœurs ; la reconnaissance s'allie à l'amitié pour lui faire un devoir d'aller vers elles. Enfin son absence en de tels moments ne peut qu'augmenter leur peine, et sa seule présence sera déjà une consolation. Il part.

En arrivant, il élève la foi de Marthe en la résurrection et en sa divinité : la foi, si douce consolation de ceux à qui la mort arrache des êtres chers ; il pleure avec Marie sur le chemin du tombeau, il se trouble et s'émeut devant le sépulcre de son ami, deuxième consolation : une peine partagée est moins lourde à porter ; enfin il rappelle à la vie celui qui déjà connaissait la corruption, et tandis qu'il va payer de sa vie ce témoignage d'amitié, il assure aux trois frères et sœurs de longues années encore de douce intimité. Peut-on être à la fois plus compatissant, plus oublieux de soi, plus délicatement généreux ?

Et si, aujourd'hui, nous méditons attentivement les leçons et les paroles de la liturgie des morts, combien nous y retrouverons ce même esprit de compassion, de consolation par la foi et l'espérance, esprit qui rejoint la tendresse du Christ pour les cœurs affligés, et que l'Eglise elle-même a emprunté à son divin Epoux !

D'autre part, à ceux qui vont mourir, et toujours par les soins de l'Eglise, Jésus n'a-t-il pas ménagé la paix et sa divine assistance par le pardon, le viatique et l'extrême-onction ? N'a-t-il pas voulu être par la communion au chevet du malade comme un ami, et par ses sacrements lui adoucir les souffrances et physiques et morales, lui rendre moins pénible le déchirement de l'âme qui s'arrache à son enveloppe terrestre, et introduire le défunt dans son éternité ?

* *

A la fin de son Evangile, S. Jean nous avertit que « Jésus a fait beaucoup d'autres choses qui n'ont pas été rapportées, car, assure-t-il, le monde entier ne pourrait contenir les livres qu'il faudrait écrire, » expression forcée qui veut dire que tous les détails de la vie de Jésus occuperaient de nombreux volumes. Retenons de cette réflexion finale du quatrième évangéliste que bien des miracles, bontés et attentions de Jésus sont et resteront inconnus. Ce que nous en savons n'est donc qu'une esquisse et la réalité fut plus belle et plus admirable encore.

Mais ce que nous savons est déjà largement suffisant pour que nous comprenions le cœur du Christ en face de la souffrance humaine, et volontiers, n'est-ce pas, nous ferons nôtre cette parole de certains Juifs à la fête des Tabernacles : « Il est vraiment bon » et cette autre encore : « Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets. » Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XX

4e Dimanche de Carême

LA MULTIPLICATION DES PAINS ET L'EUCHARISTIE

Mes frères,

Dans l'Evangile de dimanche dernier, l'Eglise nous invitait à remplir le premier grand devoir du chrétien, celui de la confession annuelle. Dans celui d'aujourd'hui elle nous en rappelle un second qui n'est pas moins important : celui de la Communion pascale. Dimanche prochain va s'ouvrir le saint temps de pâques ; les prêtres vont consacrer, multiplier et distribuer le pain eucharistique avec plus de libéralité encore que ne fut distribué dans le désert le pain miraculeux multiplié par Notre-Seigneur. De même que c'est pour disposer les foules à croire à la Sainte Eucharistie qu'il allait leur annoncer, que Jésus accomplit cette miraculeuse multiplication, ainsi c'est

pour nous préparer à la recevoir avec foi que l'Eglise aujourd'hui nous en fait lire le récit. Nous y verrons en même temps pourquoi Notre-Seigneur a institué cet adorable sacrement et avec quelles dispositions nous devons nous en approcher.

I

Notre-Seigneur, dit l'Evangile, accomplit ce miracle de la multiplication des pains alors que le jour de Pâques — la grande fête des Juifs — était proche. La proximité de cette fête, la vue des pèlerins montant à Jérusalem pour la célébrer et qui pour un jour s'étaient joints à ses disciples, ce qui explique les milliers d'auditeurs qui l'entouraient, la pensée de la dernière Cène qui devait un an plus tard substituer à l'agneau pascal sa chair immortelle, tout porta Jésus à annoncer dès cette heure le grand mystère de son amour. Mais comme ce mystère devait rencontrer des incrédules, Jésus voulut, en multipliant miraculeusement les pains, accomplir un prodige qui disposerait les esprits à croire plus volontiers le miracle eucharistique. Les premiers chrétiens étaient si convaincus que la multiplication des pains était une image anticipée de la Sainte Eucharistie, que pendant cinq siècles, pour figurer celle-ci, ils représentaient non la Cène, mais la multiplication des pains, et mettaient devant la table du Seigneur, avec le poisson, symbole du Christ, les corbeilles pleines des restes recueillis par les apôtres.

Par cette multiplication des pains, Jésus montra aux Juifs sa toute puissance. En quoi le changement du pain et du vin en son corps et en son sang devait-il lui être plus difficile que cette miraculeuse multiplication dont ils étaient les témoins et les heureux bénéficiaires ? De cette multiplication miraculeuse nous n'avons pas été nous-mêmes les témoins, m. f., mais nous sommes chaque année les témoins et les bénéficiaires d'une multiplication aussi merveilleuse et qui témoigne en celui qui l'accomplit d'une puissance non moins grande : chaque année Dieu multiplie d'une façon admirable et à raison parfois de cent pour un, les quelques grains que le cultivateur confie à la terre et en fait sortir ces plantureuses moissons qui non seulement nourrissent cinq mille hommes, mais le monde entier. Cependant, dit S. Augustin, parce que cela arrive chaque année, nous cessons de l'admirer et la coutume où nous sommes de voir ce prodige fait que nous ne nous en étonnons pas et n'admirons pas la puissance de Dieu qui l'accomplit.

Nous nous étonnerions moins et nous croirions plus volontiers les prodiges aussi nombreux qu'extraordinaires accomplis par Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, si nous voulions considérer qu'ici aussi des prodiges semblables se rencontrent à tout instant dans la nature. Voyez plutôt.

II

Dans la Sainte Eucharistie, Notre-Seigneur change le pain et le vin en son corps et en son sang. Mais est-ce que chaque jour il ne changeait pas en son corps et en son sang la nourriture qu'il prenait ? Est-ce que le même changement ne s'opère pas en chacun de nous à tout instant ? Sans doute, cette assimilation des aliments, cette merveilleuse transformation de la nourriture en notre chair et en notre sang est effectuée par notre estomac, mais qui l'a créé, cet organe, qui lui a donné la vertu d'opérer cette sorte de transsubstantiation sinon Dieu ? Or pourquoi Dieu, qui a donné ce pouvoir à un organe créé par lui, ne pourrait-il le donner à sa simple parole ? Pourquoi, lui qui sur une montagne de Palestine multiplia les pains par sa seule volonté et sans demander aux sillons du cultivateur de le faire, ne pourrait-il également changer en son corps et en son sang le pain et le vin de la manière qui lui plaît ?

Dans le désert, bénis par Notre-Seigneur, les cinq pains d'orge et les deux poissons se multiplièrent tellement que les cinq mille hommes présents et en plus les femmes et les enfants qui les accompagnaient en eurent leur part, et une part aussi abondante que le réclamait leur appétit. Et lorsqu'ils furent tous rassasiés, il en resta encore douze corbeilles. Ainsi, dans la sainte communion, tous ceux qui s'approchent de la sainte Table reçoivent Notre-Seigneur tout entier : « *Sumit unus, sumunt mille, quantum isti tantum ille, nec sumptus consumitur.* » Qu'il y en ait un, qu'il y en ait mille, chacun des mille le reçoit aussi complètement que s'il n'y en avait qu'un, et après s'être donné à tous, Notre-Seigneur reste dans le ciboire aussi entièrement présent, pourvu que les saintes espèces ne soient pas épuisées, qu'avant la communion.

Certes, c'est là un grand prodige et cependant ce prodige n'est pas plus extraordinaire que celui dont la T. S. F. par exemple nous offre tous les jours le spectacle. Au poste émetteur, un seul conférencier parle, les paroles qu'il prononce il ne les dit qu'une fois et cependant ces paroles, portées par les ondes hertziennes au quatre coins du monde, se multiplient autant de fois qu'il y a de postes récepteurs. Que dis-je ? elles se multiplient autant de fois qu'il y a de personnes qui les écoutent, c'est-à-dire des milliers et des millions de fois. D'elles, aussi vraiment que de la Sainte Eucharistie, on peut dire : « *Sumit unus, sumunt mille, quantum isti tantum ille, nec sumptus consumitur.* »

Vous vous étonnez de voir dans la sainte Eucharistie la personne adorable de Notre-Seigneur réduite aux proportions d'une petite hostie. Mais les centaines de corbeilles de pain dont se nourrit la foule du désert n'étaient-elles pas dans les cinq pains d'orge bénis par Notre-Seigneur ? Ces pains devaient être bien petits pour tenir tous les cinq dans la besace du jeune homme qui en fit don. Est-ce que le grand arbre dont parle l'Evangile et où se reposaient les oiseaux du ciel n'est point sorti d'un minuscule grain de sénevé ? Est-ce que le chêne immense de nos forêts n'a pas

eu pour demeure un simple gland ? Or est-ce que celui qui enferme dans l'écorce d'un gland les racines, le tronc et les vastes rameaux du chêne qui en est sorti, n'est pas capable de s'enfermer lui-même sous les apparences étroites d'une petite hostie ?

Vous le voyez, m. f., notre foi ne doit point s'étonner des mystères qu'elle trouve dans la Sainte Eucharistie, puisque la nature en met chaque jour de semblables et d'aussi grands sous nos yeux. Nous n'avons pas vu comme les apôtres la multiplication miraculeuse des pains dans le désert, mais nous voyons tous les autres prodiges dont je viens de parler ; qu'ils affermissent notre foi en l'adorable sacrement que nous recevrons bientôt.

III

Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il multiplié les pains dans le désert ? Pour apaiser la faim des milliers d'auditeurs qui l'avaient suivi. C'est dans le même but qu'il a institué la Sainte Eucharistie, pour apaiser non la faim de nos corps, mais celle de nos âmes. Car l'homme ne vit pas seulement du pain matériel et grossier qui nourrit son corps, il a une âme que Dieu seul peut rassasier, une âme qui a sa vie propre que Dieu seul peut alimenter. C'est de cette nourriture que parle le Sauveur aux Juifs qu'il a nourris miraculeusement et qui dans leur reconnaissance veulent le faire roi : « Vous me cherchez, leur dit-il, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés. Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera... C'est moi qui suis le Pain de vie, je suis le Pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; le Pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Et comme les Juifs disputaient entre eux en disant : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité je vous le dis : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., VI).

Ce que Jésus disait aux Juifs, m. f., il le répète à chacun de nous, surtout à la veille des pâques. Oh ! puissions-nous ressentir pour ce pain de nos âmes qu'est la Sainte Eucharistie, une faim comparable à celle des Juifs qu'apaisa Notre-Seigneur par la multiplication des pains ! De quelles grâces il nous comblerait dans la sainte communion s'il nous voyait aussi empressés à nous approcher de la sainte Table que l'étaient les Juifs à venir se nourrir de sa divine parole ! Durant les quelques jours qui nous séparent de notre communion pascale, excitons en nous cette faim, ce vif désir de la sainte communion si agréable à Notre-Seigneur et qui fera que nous communierons avec la pureté de cœur, l'humilité et l'amour que ce divin Sauveur aime à trouver dans les cœurs où il descend.

Et lorsque nous l'aurons reçu, imitons les Juifs qui, dans leur reconnaissance et leur enthousiasme, voulaient faire de Jésus-Christ leur roi. Disons-lui du fond du cœur : « Je vous adore, ô Dieu de majesté, dans ce profond abaissement où vous êtes réduit au milieu de mon cœur. Vous êtes le souverain roi de l'univers, régnez à jamais sur moi. » Ainsi soit-il.

CHEMIN DE CROIX [1]

Acte de contrition

Mon Dieu, prosterné avec crainte et tremblement au pied de votre souveraine Justice, je demande avec confiance pardon de mes péchés à votre souveraine Miséricorde. Faites-moi la grâce, Seigneur, de détester mes fautes passées, de n'en point commettre de nouvelles, de m'approcher toujours avec fruit du tribunal de la pénitence, d'y recevoir avec foi les injonctions et les conseils de votre ministre, d'accepter aussi sans murmure les peines et les épreuves que vous trouverez juste, ô mon Dieu, de m'infliger, vous-même directement, dans ce monde ou dans l'autre. Ainsi soit-il.

Offrande de l'exercice du Chemin de la croix

O Jésus, qui, par amour pour moi, avez voulu gravir la route du Calvaire, abreuvé d'amertumes et chargé d'une croix pesante, je vous offre les pas que je viens faire aujourd'hui sur la trace des vôtres, en souvenir des douleurs de votre Sainte Passion ; j'unis les faibles mérites de l'action que j'entreprends aux mérites infinis de vos propres souffrances. Daignez m'accorder la grâce de gagner en ce moment toutes les indulgences attachées par les Souverains Pontifes à la pratique excellente du Chemin de la croix. Je vous recommande de tout mon cœur les besoins de l'Eglise, selon les intentions exprimées dans les Bulles apostoliques. Je vous conjure aussi d'appliquer toutes les indulgences possibles aux âmes du Purgatoire, particulièrement à celles pour lesquelles je suis obligé de prier. Enfin, Seigneur, accordez-moi la grâce de plaire à vos yeux par les saintes pensées et par les bons désirs qui viendront m'animer durant ce saint exercice.

Pater et *Ave*.

Bénies et louées soient la passion et la mort de N.-S. Jésus-Christ.

Bénie et louée soit Marie, la mère de douleur.

Seigneur, nous vous demandons pardon de nos péchés.

Seigneur, faites-nous miséricorde,

I^re^ Station : Jésus est condamné a mort

Représentons-nous, en cette première station, le palais de Pilate, où le Sauveur du monde est

[1] Le formulaire que nous donnons ici est en usage depuis très longtemps dans les colonies espagnoles.

cruellement frappé de verges, couronné d'épines et condamné à la mort infâme de la croix.

Mon aimable Jésus, qui voulez paraître dans la condition des esclaves, devant un peuple sacrilège, en attendant la sentence de mort que va prononcer contre vous un juge inique, je vous demande, ô mon Seigneur, au nom de votre humiliation, la grâce de mortifier mon orgueil et de gagner, par une humble résignation aux épreuves de la vie présente, les félicités de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

Pater et *Ave*, etc. (comme ci dessus, et ainsi à chaque station).

IIe Station : Jésus est chargé de sa croix

Représentons-nous, en cette seconde station, la scène lamentable où les bourreaux de l'aimable Jésus chargent d'une croix pesante ses épaules ensanglantées par la flagellation.

O Roi suprême des cieux, qui vous abandonnez à la disposition des Juifs et des païens pour subir de leur part les plus cruels outrages, et qui recevez sur vos épaules divines le fardeau écrasant de la croix, sans faire entendre aucune plainte, faites-moi, mon Dieu, porter de bon cœur en cette vie la croix de la pénitence, afin que j'obtienne le bonheur de vous voir et de vivre avec vous éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

IIIe Station : Jésus tombe pour la première fois

Représentons nous, en cette troisième station, la scène fort triste où Notre Seigneur, chargé de l'instrument de son supplice, le traîne péniblement, souffre, gémit et tombe anéanti sous ce fardeau écrasant.

O très aimable Jésus, qui voulez être réduit à succomber sous le poids accablant de la croix pour nous inspirer l'horreur du péché, dont cette croix est la figure, je demande à votre divine clémence la grâce de me relever des chutes que j'ai faites dans le péché, et la force qui m'est nécessaire pour marcher désormais d'un pas ferme dans la voie de vos commandements. Ainsi soit-il.

IVe Station : Jésus rencontre sa sainte mère

Représentons-nous, en cette quatrième station, la scène affligeante où Notre-Seigneur, portant la croix sur ses épaules, rencontre sa très sainte Mère, triste et désolée.

O ma Souveraine, la plus affligée des femmes ! qui sentez un glaive de douleur vous transpercer le cœur lorsque vous voyez Jésus, votre Fils adorable, défiguré, couvert de plaies et devenu l'opprobre des hommes, je vous prie, ô Mère affligée, puisque je suis la cause de vos douleurs, de me les faire pleurer amèrement. Ainsi soit-il.

Ve Station : Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix

Représentons-nous, en cette cinquième station, la scène déplorable où les bourreaux de Jésus contraignent Simon le Cyrénéen à venir en aide au Rédempteur pour porter la croix. Ce n'est pas que ces méchants soient émus de compassion en voyant souffrir le Sauveur, mais c'est qu'ils ont peur de le voir mourir en route sous le faix de sa croix.

O mon très aimable Jésus, qui êtes retenu par votre amour pour moi sous cette croix insupportable, et qui daignez m'appeler en la personne de Simon à l'honneur de vous prêter secours dans les souffrances de votre Passion, faites-moi, Seigneur, embrasser la croix du renoncement à ma nature, pour qu'en suivant vos pas sur le Calvaire, je mérite de partager un jour vos joies éternelles. Ainsi soit-il.

VIe Station : Une sainte femme essuie la face de Jésus

Représentons-nous, en cette sixième station, la scène édifiante où sainte Véronique, émue de voir l'Homme-Dieu épuisé de fatigue, défiguré par la poussière, par la sueur, par les crachats dont il est couvert, par les soufflets et par les coups dont on l'accable, arrache avec vivacité le voile qu'elle porte sur la tête et s'en sert pour essuyer le visage du Sauveur.

O Jésus, le plus beau des enfants des hommes, maintenant couvert d'immondices qu'une femme compatissante essuie avec piété, mon Dieu qui récompensez sa belle action en laissant votre majestueuse image imprimée sur son voile, daignez, je vous en supplie, graver profondément votre divine ressemblance dans mon âme et m'accorder la grâce de l'y conserver éternellement empreinte. Ainsi soit-il.

VIIe Station : Jésus tombe pour la seconde fois

Représentons nous, en cette septième station, la Porte Judiciaire auprès de laquelle le Sauveur fait une seconde chute sous le fardeau accablant de sa croix.

O très saint Jésus, qui ne pouvez plus supporter l'instrument trop pesant de votre supplice, daignez, ô mon Dieu, me faire comprendre que mes nombreux péchés ont formé le poids qui vous écrase et me préserver du malheur d'augmenter par de nouveaux péchés ce poids qui, mis dans la balance de votre justice, déterminerait ma réprobation éternelle. Ainsi soit-il.

VIIIe Station : Jésus adresse la parole aux filles de Jérusalem qui le suivent

Représentons-nous, en cette huitième station, la scène touchante où de saintes femmes, témoins des indignes traitements que l'on fait subir au Sauveur sur la route du Calvaire, sont profondément touchées de compassion pour son sort et versent des pleurs amers.

O mon souverain Maître, qui, en voyant ces pieuses femmes pleurer sur vos souffrances, leur recommandez de pleurer plutôt sur elles-mêmes et sur le sort de leurs enfants, accordez-moi, Seigneur, la grâce de laver mes péchés dans les larmes d'une contrition fervente, pour que je demeure à jamais dans votre amitié. Ainsi soit-il.

IX^e Station : Jésus tombe pour la troisième fois

Représentons-nous, en cette neuvième station, la route montueuse du Calvaire et Notre-Seigneur qui succombe sous la croix, si complètement anéanti cette fois qu'il va du front heurter la terre, et qu'en voulant se relever, il chancelle et retombe à plusieurs reprises.

O très doux Jésus, qui avez l'ineffable patience de vous laisser fouler aux pieds par vos bourreaux irrités de votre nouvelle rechute, je vous supplie, mon Dieu, de me donner la patience nécessaire pour supporter les injures de mes ennemis et un courage invincible dans toutes les épreuves de ma vie, afin qu'un jour, en dédommagement des afflictions présentes, j'entre en partage de vos consolations éternelles. Ainsi soit-il.

X^e Station : Jésus est dépouillé de ses vêtements

Représentons-nous, en cette dixième station, le sommet du Calvaire ; là on dépouille Jésus de ses vêtements et on lui offre à boire du vin mêlé de fiel.

O très patient Jésus, qui souffrez avec une douleur profonde l'ignominieux supplice de la nudité, et qui éprouvez un dégoût affreux pour ce vin mêlé de fiel que l'on porte à vos lèvres, je vous demande, ô mon Seigneur, la grâce de repousser avec horreur le calice où le monde me présente un mélange de vices et de péchés impurs. Ainsi soit-il.

XI^e Station : Jésus est crucifié

Représentons-nous, en cette onzième station, la scène abominable du crucifiement. La très sainte Mère de Jésus, au premier coup de marteau, sent les terreurs de la mort pénétrer dans son âme. Les bourreaux, cependant, clouent l'innocente Victime sur le gibet et lui enfoncent cruellement la couronne d'épines sur la tête.

O très patient Jésus, qui vous étendez sur la croix pour laisser percer vos pieds et vos mains, je vous prie, ô mon Seigneur, par votre ineffable charité, de ne plus souffrir que mes pieds et mes mains se portent à aucune mauvaise action, mais de me faire, au contraire, vivre désormais attaché et comme crucifié à votre divin service. Ainsi soit-il.

XII^e Station : Jésus meurt sur la croix

Représentons-nous, en cette douzième station, l'action barbare des soldats qui, après avoir cloué les membres du Sauveur sur la croix, la dressent avec violence et la laissent tomber avec une secousse horrible dans le trou creusé pour la recevoir.

O divin Jésus, qui, élevé sur ce gibet entre deux voleurs, à la vue du monde entier, souffrez jusqu'à la mort des tourments intolérables, je vous prie, mon Seigneur, par les mérites de votre sainte Passion, de sauver mon âme. Ah ! faites que je vous aime, que je n'aime que vous, que je me repose en vous et que je meure en vous. Ainsi soit-il.

XIII^e Station : Jésus est remis entre les bras de sa sainte Mère

Représentons-nous, en cette treizième station, la pieuse action de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, qui arrachent les clous fixés dans les mains et dans les pieds du Sauveur, qui détachent du gibet son très saint corps et qui le remettent entre les bras de la Vierge Marie.

O Mère de miséricorde, qui éprouvez d'inexprimables angoisses en recevant dans vos bras le corps inanimé de votre Fils, je vous conjure de faire pénétrer dans mon cœur un vif regret des péchés par lesquels j'ai crucifié cet adorable Maître, et une profonde compassion pour les douleurs dont je vous ai accablée vous-même. Ainsi soit-il.

XIV^e Station : Jésus est mis dans le sépulcre

Représentons-nous, en cette quatorzième station, le jardin où la T. S. Vierge Marie se rend, avec quelques disciples du Sauveur, pour mettre dans le saint sépulcre le corps de son Fils bien-aimé.

O ma très sainte Souveraine, qui éprouvez une immense douleur quand il faut quitter Jésus enfermé dans le tombeau, je vous prie de me faire obtenir de sa Majesté immortelle un cœur sensible pour l'aimer, un zèle ardent pour le servir. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXIII

HÉRODIADE

Hérodiade était fille d'Aristobule, qui était lui-même fils d'Hérode le Grand et de Bérénice. Il s'ensuit donc que Philippe et Hérode Antipas, autres fils du premier Hérode, étaient, l'un et l'autre, les oncles de cette jeune personne. Il faut d'ailleurs se garder de confondre le Philippe dont il est question au début de ce récit avec le tétrarque du même nom, dont il n'était que le demi-frère.

Celui dont nous parlons habitait alors Jérusalem, où il menait la vie d'un riche particulier, car, en dépit de son titre de prince, il n'avait pas obtenu d'apanage territorial lors du partage de la succession paternelle. Ainsi que beaucoup de membres de sa famille, il avait passé sa jeunesse à Rome, où il était resté un certain temps, même après avoir épousé sa nièce Hérodiade.

I

Celle-ci, dans la capitale du monde romain, eut l'occasion de se trouver en rapports avec son oncle Antipas qui, avec ce cynisme dont nous avons déjà relaté plusieurs exemples, songea bien vite à la détourner de son devoir. Elle était à la fois sa nièce et sa belle-sœur ; ce double titre ne parut pas à Antipas un obstacle à ses projets. Il réussit à se faire aimer d'Hérodiade, peut-être moins à cause de ses mérites personnels qu'à cause de ses fonctions royales et de ses opulentes

richesses, qui ouvraient à la jeune femme les perspectives d'une existence glorieuse, fastueuse, remplie de plaisirs.

Après qu'elle eut abandonné son mari, les deux complices retournèrent en Galilée, dont le prince avait le gouvernement. Sans aucune pudeur, Antipas parut avec sa compagne aussi publiquement que si elle avait été son épouse légitime. Il la traita comme une reine, lui donna un rang officiel à la cour, tout en consentant, toutefois, à ce qu'elle gardât auprès d'elle sa fille Salomé, qu'elle avait eue de sa première et régulière union.

Le scandale fut considérable. Quelques faiblesses qu'aient pu avoir les souverains hébreux des temps passés, jamais ils n'avaient poussé l'effronterie que ces étrangers usurpateurs qui semblaient prendre plaisir à braver les règles traditionnelles et religieuses d'Israël. Le peuple murmurait, mais à voix basse, car il eût été dangereux d'exprimer trop haut son indignation. Aux regards du tyran, la vie d'un homme ne possédait pas une valeur considérable et elle aurait été facilement sacrifiée pour punir un reproche qui aurait mortifié l'amour-propre royal.

Cependant il était nécessaire qu'une protestation s'élevât contre la Loi et la morale outragées. Ce fut S. Jean Baptiste qui se chargea de cette tâche redoutable. Cela rentrait, d'ailleurs, dans ses fonctions de prophète, qui lui donnaient le droit de parler librement, au nom de Dieu, même aux plus puissants personnages de la terre. Le Précurseur n'hésita pas. Mis, à plusieurs reprises, en présence d'Hérode, il lui rappela avec autorité que rien ne lui permettait de garder la femme de son frère.

Tout autre que Jean aurait payé de sa vie la première tentative. Pourtant, au début, Antipas accepta l'admonestation sans réagir : il ne se convertit point, mais il n'osa infliger aucune peine à celui qui le reprenait aussi audacieusement. Peut-être, au fond de son cœur, sentait-il confusément que le prophète avait raison ; peut-être était-il intimidé par la puissance surnaturelle conférée à l'homme de Dieu. Il est bien vraisemblable aussi que le tétrarque avait peur des conséquences que pourrait amener la moindre sanction. Jean-Baptiste était entouré de la vénération des foules ; l'authenticité de sa mission était unanimement reconnue et le peuple, qui tenait à son Dieu, aurait risqué de se soulever pour châtier le sacrilège qui aurait osé porter la main sur l'oint du Seigneur.

Pour ces motifs ou d'autres plus obscurs, Hérode hésita un certain temps. Mais sa compagne, plus haineuse, plus humiliée aussi, conçut une colère farouche contre l'audacieux qui la flétrissait aux yeux de tous.

II

Il n'y a rien de plus terrible qu'une rancune de femme. Elle sait patienter, ronger son frein, se couvrir de mille hypocrisies, employer les moyens les plus séducteurs pour atteindre son but, et généralement, tôt ou tard, elle finit par aboutir à ses fins.

C'est ce qui arriva dans les circonstances que nous racontons. L'Evangile de S. Marc nous dit formellement qu'Hérodiade « tendait des pièges à Jean », car « elle voulait le faire mourir. » La crainte, aussi, que son complice finît par céder aux suggestions du Précurseur, devait stimuler l'activité de sa rage. Que serait-elle devenue si Antipas l'avait abandonnée ? Retourner auprès de son mari était absolument impossible : elle aurait été dédaigneusement repoussée. Elle n'aurait eu comme perspective, après les splendeurs dont elle avait joui, qu'une lugubre existence de misère.

A force de coquetterie, d'habiletés, de calomnies, de manœuvres de toute sorte, elle obtint une première victoire. Bien malgré lui, Hérode se résolut à faire emprisonner le prophète qui avait déplu à Hérodiade. Mais, comme épouvanté lui-même de son sacrilège, il se refusa à aller plus loin et à signer l'arrêt de mort que sa compagne implorait de lui. Elle dut se résigner à temporiser encore ; peut être même feignit-elle de se désintéresser de la chose, afin de guetter plus sûrement l'occasion favorable, qui finit, d'ailleurs, par se présenter.

Le jour anniversaire de la naissance du roi survint. Il fut célébré par une grande fête, selon les usages païens qui scandalisaient fort les Juifs fidèles. Par ordre souverain, on manda au palais les principaux personnages du pays, les autorités civiles et administratives, les tribuns, les officiers, tous ceux qui tenaient un rang à la cour. Dans une salle somptueusement décorée, le tétrarque leur offrit un de ces banquets comme, heureusement, on n'en donne plus de nos jours. Ces festins duraient des journées et des nuits entières ; et quand l'ivresse exaltait les convives, ils se terminaient par des orgies dont les auteurs anciens nous ont laissé des descriptions si réalistes que nous n'osons pas les reproduire.

Cette fois encore, les choses se passèrent comme de coutume. Vers la fin du repas, les divertissements les plus variés furent offerts aux spectateurs. On sait en quoi consistaient ces plaisirs à Rome, dont Antipas aimait à copier les usages. Ils mêlaient la cruauté à la volupté. Devant les convives gavés de viandes et de vins, affalés sur leurs lits de pourpre et couronnés de fleurs, des gladiateurs, des boxeurs venaient combattre, et quelquefois jusqu'à la mort. Pour éviter la monotonie, les orchestres se faisaient entendre, puis des mimes, des bouffons, des danseuses se succédaient pendant des heures et fournissaient des spectacles de la plus révoltante immoralité.

Parmi les ballerines qui se présentèrent ainsi à la table d'Hérode, parut la jeune Salomé, cette fille d'Hérodiade et de Philippe que sa mère avait emmenée avec elle en quittant le domicile conjugal. Ceci est assez extraordinaire. Généralement, en effet, ces emplois dégradants n'étaient tenus que par des esclaves ou des jeunes filles de basse extraction. La licence des banquets était d'ailleurs